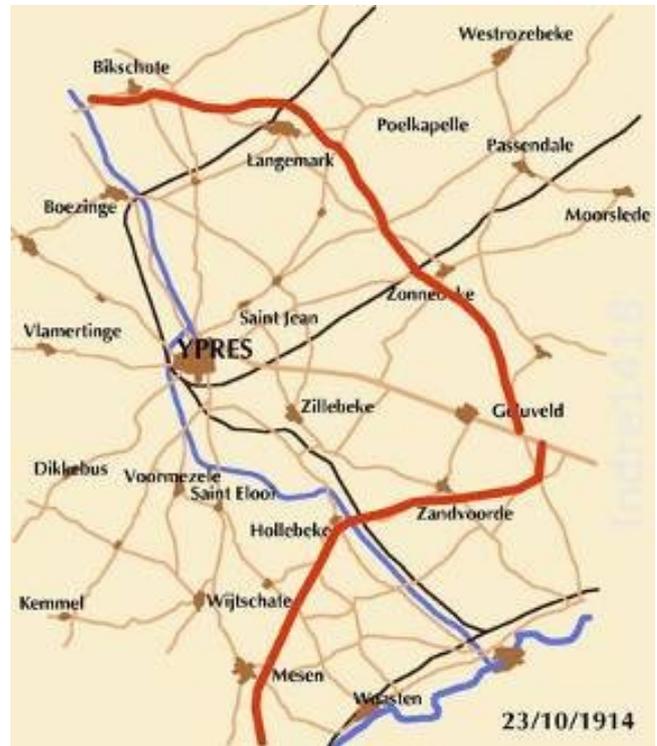
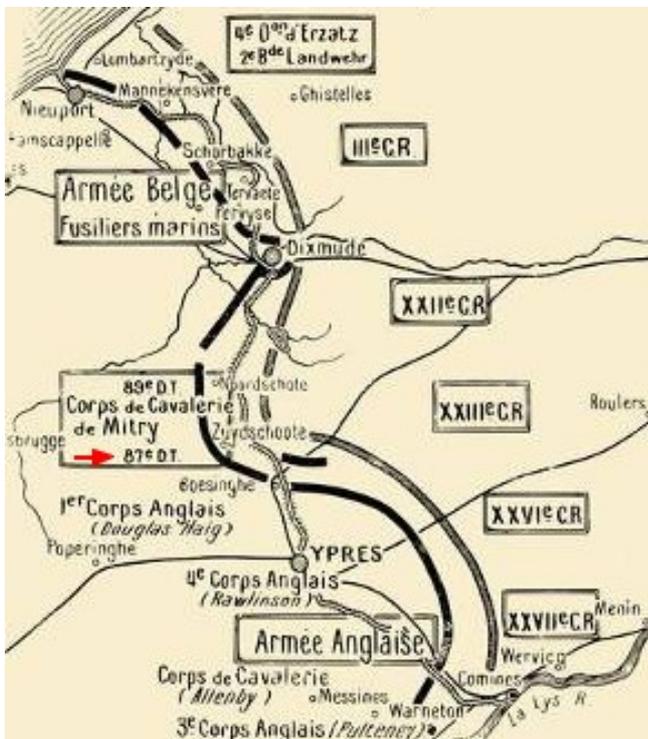


Première bataille d'Ypres : 29 octobre - 24 novembre 1914.

Après l'échec de la bataille de la Marne, l'armée allemande entreprend "la course à la mer". Les Français et les Anglais se positionnent, au fur et à mesure, en face des armées allemandes, en direction de la mer du Nord.

Dans la région d'Ypres, les dragons français (2e corps de cavalerie) arrivent le 14 octobre. Ils s'établissent, avec les territoriaux des 87e et 89e DI dans le secteur Zonnebeke-Passendale. Ils défendent Roulers, le 19 octobre, puis se replient, sous le nombre vers Passendale et Staden. Passendale tombe le 20 octobre.

Les positions allant de Bicschote à Mesen sont alors occupées par l'armée anglaise qui y a engagé toutes ses réserves.



Le 22 octobre 1914, les généraux French (Commandant du Corps Expéditionnaire Britannique), Douglas Haig (Cdt 1er Corps Britannique) et Rawlinson (4e Corps Britannique) envisagent de se retirer.

Les généraux de Mitry (2e Corps de Cavalerie Français) et Bidon (Cdt militaire de Dunkerque) leur rappellent la promesse du général Joffre de fournir une aide militaire supplémentaire.

Les premiers éléments français (9e Corps) sont d'ailleurs arrivés en Belgique, ou dans le Nord de la France. Ceux-ci sont partis de Mourmelon depuis le 20 octobre.

Les troupes anglaises, étirées sur un front étendu et composées dans une forte proportion de cavalerie, demandaient qu'on les appuyât. Elles étaient notamment très menacées dans la région de Zonnebeke - Becelaere – Gheluvelt.



Général Bidon
Gouverneur du camp retranché
de Dunkerque de 1912 à 1915.



Général de Mitry





Quatre août 1914 : en application du plan Von Schlieffen, 800 000 Allemands, violant la neutralité de la Belgique, franchissent la frontière. Malgré une résistance acharnée, les Belges doivent se retirer dans la forteresse d'Anvers.

Commence alors la Bataille de Flandre pendant laquelle, Belges, Français et Britanniques vont se battre avec des pertes épouvantables pour empêcher les Allemands de gagner « la Course à la mer » permettant de contrôler les ports de la Manche.

Anvers tombe le 9 octobre, Gand le 11, Bruges le 14, Ostende le 15.

L'armée belge réussit à s'enfuir d'Anvers et s'établit avec 50 000 soldats derrière un petit fleuve : l'Yser. Anglais et Français tentent de barrer la route aux Allemands qui poursuivent les Belges. De Cassel dont il domine la plaine de Flandre, Foch demande de tenir la ligne de défense naturelle de l'Yser. Il expédie la brigade de fusiliers marins de l'Amiral Ronarc'h qui rejoint la 7^{ème} DI anglaise de Rawlinson. Les Belges peuvent s'installer derrière l'Yser, appuyés sur leur droite à Dixmude par Ronarc'h.



[Amiral Ronarc'h](#)

C'est une ligne naturelle bien mince que l'Yser, fleuve serpentant dans un pays dont les seuls reliefs sont les talus de ses berges.

Les fusiliers marins bretons de la brigade Ronarc'h

L'amiral Ronarc'h et ses 6 000 fusiliers marins, bretons pour la plupart, ont exécuté une mission des plus glorieuses à Dixmude, Belgique, en tenant les rives de l'Yser du 20 octobre au 16 novembre, et en perdant près de 75 % de son effectif.

Les soldats du génie belge ont ouvert les portes des écluses de Nieuport, désormais les eaux du bassin de l'Yser inonderont toutes les terres formant un lac de plus de 100 kms, où flottent les cadavres et les débris de la bataille, on ne se bat plus au canon, à la mitrailleuse et au fusil; la baïonnette et le couteau sont devenus

les armes de cette indescriptible mêlée; des statues de boue s'affrontent dans un paysage où le sang n'a plus de couleur.

1914: 20 octobre : début de la bataille de Dixmude, 25 octobre : infiltration allemande dans les faubourgs, 26 octobre : bombardement allemand sur Dixmude, 27 octobre : ouverture des écluses de Nieuport, 29 octobre : les Allemands tentent de s'emparer des remblais de la voie ferrée, 1er novembre: les Allemands repassent l'Yser abandonnant leur matériel, 7 novembre : les Allemands pilonnent le cimetière de Dixmude, nuit du 9 au 10 octobre : les Allemands lancent une attaque sur le triangle Dixmude-Caesekerke-Saint Jean Capelle, ils réussissent à conquérir Dixmude mais pas les rives de l'Yser, 16 novembre : les fusiliers marins sont relevés et gagnent Dunkerque.

Du 16 au 31 octobre 1914, les Belges résistent désespérément sur l'Yser, soutenus par des éléments français. Le 19, les Allemands atteignent le canal de l'Yser mais en sont délogés par une contre-attaque de Ronarc'h. Joffre envoie trois nouveaux corps de l'armée D'Urbal. Jusqu'au 30 les effectifs allemands se renouvellent sans cesse.

Le 25, Dixmude bombardée est un brasier. L'ouverture des écluses de Nieuport, du 28 au 31 octobre, permet d'inonder la vallée de l'Yser et oblige les Allemands à reculer du borbier ou ils s'enlisent.

Les Allemands avancent de nouveau dans les polders inondés. Autour de Dixmude, l'amiral Ronarc'h, ses 6000 marins et 5000 Belges tiennent plus d'un mois contre 250 000 Allemands La brigade belge du colonel Jacques (qui sera fait Baron de Dixmude) se bat 72 heures sans interruption ; il ne reste que peu de fusiliers marins survivants quand arrivent, en renfort, les tirailleurs sénégalais et les chasseurs d'Afrique.

Le 10 novembre 1914, Dixmude tombe ; les Belges renforcent leur position derrière la digue de l'Yser, baptisée « le Boyau de la Mort », à quelques mètres des lignes allemandes.

Tandis que Français et Belges se battent sur l'Yser, Falkenhayn engage 6 divisions sur Ypres pour séparer les Anglais des Français. L'attaque commence le 30 au matin contre le 1^{er} corps de Haig et le corps de cavalerie d'Allenby. Foch rejoint French à Saint-Omer et le renforce avec 8 bataillons des 9^{ème} et 16^{ème} corps.

Le 31, les Allemands prennent Gheluvelt et du 1^{er} au 5 novembre, multiplient les attaques sur Ypres. Les Anglais, aidés des Français, reprennent Gheluvelt et Messines. Le Kaiser, qui comptait entrer dans Ypres le 6, engage sa Garde prussienne qui est repoussée elle aussi. Il ordonne le bombardement de la ville dont la cathédrale s'effondre le 22.

Le 15 novembre 1914, après un ultime assaut sur Dixmude, Falkenhayn renonce, la bataille se calme et le front se stabilise des dunes de Nieuport jusqu'à Belfort.

Première bataille d'Ypres (témoignage).



Sans se laisser décourager par leur échec sur l'Yser, les Allemands allaient essayer de frapper un coup décisif. N'ayant pu contourner sur la côte notre flanc désormais inaccessible, ils voudront tenter de percer notre front sous le choc de forces considérables et sans cesse accrues.

Le 18 octobre 1914

Notre cavalerie avait atteint Roulers et Cortemark. En même temps, le général Bidou, commandant [les 87e et 89e divisions territoriales](#), organisait à Ypres une contre attaque pour donner un coup de main à l'armée belge.

Ypres, la vieille cité marchande du moyen-âge, allait devenir l'axe d'une lutte dont elle sera la fière victime. Sa situation topographique va rendre difficile et longue sa retraite, car elle forme un saillant des plus mal couvert, dont la pointe s'accuse au village Subürb.

Le Commandement ennemi a massé dans la région quinze corps d'armée sous les ordres du kronprinz de Bavière, du duc de Wurtemberg, du général von Fabeck et du général von Deimling.

Deux de ces corps sont composés, pour la plus grande part, de jeunes volontaires universitaires qui marchent enivrés par la certitude de la victoire.

Au début de la bataille, les alliés sont loin de pouvoir disposer de troupes aussi nombreuses.

Cent mille hommes seulement vont se heurter à cinq cent mille.

Plus tard, au cours de cette mêlée de trois semaines, désespérée et furieuse, même avec les renforts qui arriveront de Foch, l'égalité numérique ne pourra jamais être atteinte.

Heureusement, tant que la lutte se disputera, la plus étroite fraternité d'armes ne cessera d'unir les Français de l'armée d'Urbal aux Anglais du maréchal French et des généraux Douglas Haig, Rawlinson et Allenby.

Ce sont les Anglais qui vont supporter le premier choc. Ils sont soutenus par les éléments français dont on a pu disposer, notamment par le 2e corps de cavalerie de Mitry.

Le 19 octobre 1914

French espérait encore prendre l'offensive sur Bruges et Gand. Son 1e corps d'armée (Douglas Haig) se met en marche dans cette direction; mais, **dés le 21**, il est arrêté à Saint-Julien, tandis qu'à sa droite, le 3e corps britannique subit un assez grave échec à Comines, sur la Lys.

La poussée ennemie fait reculer en même temps les territoriaux de Bidou et les cavaliers de Mitry. Haig juge alors prudent de différer son offensive. Et, durant deux jours, il ne peut résister que difficilement à de fougueuses attaques, tandis que, se reliant à Dixmude, Mitry forme barrière au nord.

Mais Foch, ainsi que French, croit à l'opportunité d'une offensive dans le Nord, car il a appris que les Allemands avançaient avec lenteur et qu'ils étaient sur le point de manquer de munitions.

De plus, en cas de repli, la retraite dans la région d'Ypres serait si difficile qu'il n'était que prudent de porter la bataille plus en avant. Tandis que notre 9e corps (général Dubois) progresse sur Passchendaele, Mitry reprend Bixchoote ([37e RI](#)).

Mais l'ennemi riposte si vigoureusement que c'est tout juste si, **le 24**, nous avançons d'un kilomètre. Trois jours après, les rangs ennemis se grossissent d'une partie des forces chassées par l'inondation.

Le 27 octobre 1914

Mitry avance légèrement au nord de Langemark, mais la division Rawlinson, assaillie par des masses énormes d'infanterie, est obligée de rendre le terrain conquis.

La progression des alliés se trouve décidément arrêtée; et même les troupes britanniques fléchissent gravement. La concentration germanique est opérée. Ypres devra supporter les plus âpres assauts.

Guillaume II a fait savoir à ses soldats qu'il assisterait à la bataille, et qu'il entendait faire à Ypres une entrée triomphale, en attendant d'atteindre Calais.

Aussi le kronprinz de Bavière a-t-il écrit, de Douai, dans une lettre lue à ses troupes, que « *le coup décisif allait être frappé* ».

Le général von Deimling annonce, par une proclamation, que la victoire sera aisée à remporter, car on ne combat que « *des Anglais, des Hindous, des Canadiens, des Marocains et autres racailles de cette sorte.* »

Le 29 octobre 1914

Huit corps d'armée se jettent impétueusement à l'assaut. Ypres, que nos troupes sont obligées de traverser, devient le but d'un infernal bombardement. Une division du 32e corps, qui vient d'arriver en automobile, fait belle contenance et même parvient, ainsi que le 32e corps, à avancer.

Mais, le lendemain, après une alternative de succès et de revers, le 1e corps anglais est obligé de céder devant des forces très supérieures et de laisser aux Allemands le village de KleinZillebeke. Une perte plus grave encore, celle d'Hollebeke, livre à l'ennemi une des voies d'accès d'Ypres et va lui permettre d'approcher de très près la ville. Prévenu à temps, Dubois envoie trois bataillons de zouaves reprendre le village. Ils y réussissent par une véhémence contre-attaque.

Le 31 octobre 1914

Renforcés de divisions françaises envoyées par Foch, les Anglais reprennent hardiment l'offensive.

Mais un nouvel assaut des Allemands emporte Hollebeke, Zandvoorte et Gheluvelt, ainsi que Messines. Dans ces conditions, notre front est percé et semble, hélas que rien ne peut plus empêcher l'ennemi de faire sur Ypres la trouée qu'il espère si ardemment.

Déjà, entre Wytschaete et Saint Éloi, une colonne bavaroise fonce droit sur Ypres; et, en arrière de Saint Éloi, on n'est pas encore arrivé à rétablir la ligne britannique percée. En outre, nos contingents qui occupent l'extrême front vont être coupés de leur ligne de retraite.

Mais un chef plein de décision, le général Moussy, se trouve là. Il a été détaché en mission auprès du général Haig.

Comprenant le péril et qu'il faut à, tout prix repousser l'audacieuse colonne bavaroise avant qu'elle n'ait eu le temps de se retrancher, il envoie son escorte à la recherche de renforts. Ses cavaliers lui rendent compte que les unités voisines sont toutes engagées; le général Moussy renvoie son escorte vers l'arrière, avec ordre de ramener tous les hommes valides qui seront rencontrés.

Bientôt sont ramenés deux cent cinquante hommes portant les uniformes de toutes armes, des « spécialistes », des ouvriers et employés militaires de toutes catégories : Cuisiniers, tailleurs, cordonniers, secrétaires d'Etat major, ordonnances, puisatiers, appartenant pour la plupart au service auxiliaire :

« Mes enfants, leur dit le général, la situation est critique. Nous allons nous dévouer pour la sauver »

Les cuirassiers de l'escorte prêtent leur sabre ou leur lance à quelques uns de ces singuliers combattants, presque tous désarmés, puis mettent pied à terre.

A leur tête, Moussy s'élançait.

La petite troupe se défile derrière les ondulations du terrain, avance par bonds, se rapproche peu à peu des Bavarois. Puis, tout à coup, ceux ci entendent une grande clameur et voient se ruer sur eux une bande gesticulante et frénétique dont ils n'ont pas le temps de reconnaître l'allure ou le nombre.

Et, alors une lutte disproportionnée s'engage entre les ennemis aguerris, bien équipés, bien armés, et ces fantassins d'occasion qui brandissent des armes hétéroclites.

L'élan est si impétueux, le choc si violent qu'une sorte de panique irraisonnée s'empare de ceux qui tout à l'heure menaçaient la ville et qui maintenant, faisant demi-tour, s'enfuient à toutes jambes vers leurs lignes. Cette charge héroïque devait rester célèbre à l'armée de Belgique, et, le soir du 31, on disait dans les tranchées que le général Moussy avait sauvé Ypres.

Sur presque toute l'étendue du champ de bataille, les événements continuaient à donner les plus sérieuses inquiétudes. Un effroyable bombardement faisait rage et venait de tuer l'un des divisionnaires de Haig et de blesser l'autre. Dans l'angoisse qui commençait à l'envahir, le maréchal French songeait à l'abandon de la cité. Il se rendit à Vlamertinghe, au Quartier Général de d'Urbal, pour lui soumettre la décision à laquelle il se croyait réduit, et prendre ses avis.

Heureusement, il trouva Foch dont l'optimisme le réconforta. Il expédia de nouveaux ordres (les ordres de Foch) à l'armée britannique. En dépit du péril et du sort contraire, on allait tenir.

Vaillamment, les Anglais contre attaquèrent dans l'après midi.

Le 2e régiment du Worcestershire, en particulier, livra un magnifique assaut et reprit Gheluvelt. A ses côtés, notre 32e d'infanterie sut se montrer digne de sa vieille réputation. Le 4e zouave fit aussi merveille. Haig écrivit, le soir de la bataille: « Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si complète qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. » C'était porter la fraternité d'armes à son maximum.

Bientôt, Messines était reprise à la force des baïonnettes et notre ligne devant Ypres se retrouvait intacte.

Dans la nuit de ce même 31, une attaque était entreprise par les troupes françaises contre le château d'Hollebeke. Elle avait été confiée aux 9e et 16e brigades de dragons qui mirent pied à terre.

Mais les Allemands ne se laissent pas surprendre. Ils ont disposé autour du château des embuscades qui reçoivent notre avant garde par une vive fusillade.

Dissimulés en d'étroits fossés, où ils ne trouvent qu'un faible abri, les dragons tiennent, dans les plus dures conditions, jusqu'aux dernières heures de la matinée.

De terribles feux d'artillerie et de violentes contre attaques d'infanterie rendirent impossible l'assaut du château.

La 16e brigade ayant été attaquée par des forces prussiennes supérieures en nombre, les hommes se défendirent à coups de crosse de mousqueton quand les munitions furent épuisées.

Le 1 novembre 1914

Les Anglais perdirent encore Wytschaete, Messines et la crête couvrant Ypres. Mais notre 91e corps reprit Wytschaete. Ensuite les corps Humbert, Dubois, de Mitry et Conneau déclenchèrent simultanément une contre offensive au nord et au sud d'Ypres, continrent la poussée de l'ennemi et le firent même légèrement reculer. Guillaume II, découragé, regagna Luxembourg.

Jusqu'au 6 novembre 1914

Une sorte d'accalmie persista. Puis ce fut un déchaînement effroyable d'artillerie.

L'élite allemande allait tenter la ruée suprême, car la Garde prussienne, commandée par le général von Plattenberg, entra en ligne.

Huit jours durant, un véritable raz de marée essaya de submerger nos positions. Trois divisions françaises étaient arrivées à temps pour renforcer les troupes alliées sur les points faibles.

A l'est d'Ypres, les corps Dubois, Balfourier et Haig soutinrent victorieusement le choc. Le 9^e corps, aidé par [les divisions territoriales de Bidou](#) et la cavalerie de Mitry, résista vaillamment aux efforts de trois corps allemands qui avaient été lancés, quelques jours auparavant, sur l'Yser, et déjoua ainsi leur intention de nous tourner par le nord.

C'est au cours de ces luttes sans merci que se place un sublime épisode, qui restera dans les mémoires françaises comme un pendant de la mort héroïque de d'Assas. A Drie Grachten, une colonne allemande se porte à l'attaque d'un pont défendu par le 1^e zouave.

Elle pousse lâchement devant elle des zouaves faits prisonniers. Un instant interdits devant ce spectacle, nos soldats suspendent leur tir. Mais un cri part soudain du groupe des prisonniers, voués à la mort: « *Tirez donc, nom de Dieu, ce sont les Boches!* »

Les défenseurs du pont répondent par une décharge qui couche à terre, avec les Allemands, les zouaves héroïques à jamais inconnus.

La journée du 11 novembre 1914 fut marquée par plus d'acharnement encore. Parvenues jusqu'à notre première ligne et sous la protection d'un effrayant barrage d'artillerie de 105 et 150 les divisions allemandes, décimées par nos contre attaques, durent reculer avec des pertes énormes.

Les 13 et 14 novembre 1914, les troupes allemandes essayèrent encore d'ébranler nos lignes. Tentative aussi infructueuse que les précédentes. Enfin, en présence du caractère inexpugnable qu'avaient acquis nos positions, les attaques de l'ennemi se ralentirent, puis cessèrent. Alors, pour se venger de cette résistance, les Allemands s'acharnèrent à la destruction d'Ypres et de ses merveilles architecturales.

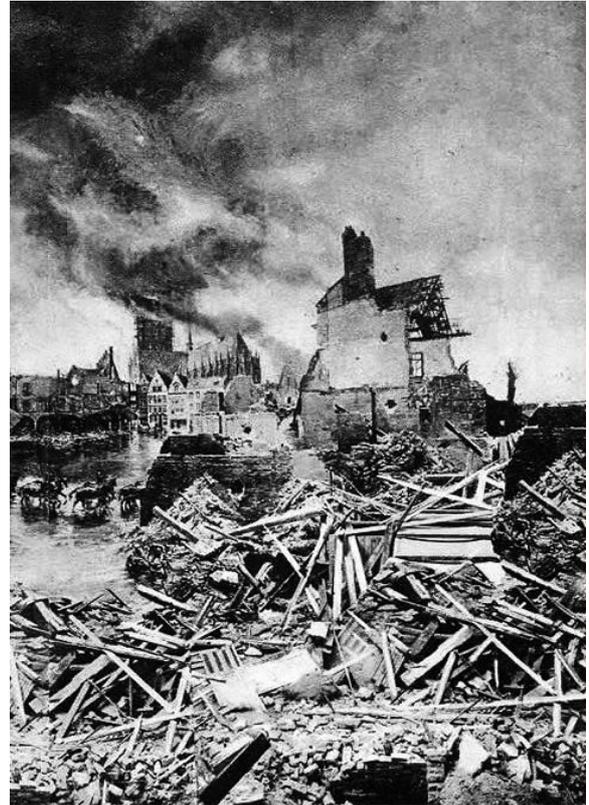
La cathédrale et la Halle aux Drapiers s'écroulèrent sous le tir des canons lourds. La vieille cité ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes.

La seule bataille d'Ypres coûtait à l'ennemi plus de cent cinquante mille hommes.

Mais ce qui restait de la Belgique était sauvé. Dunkerque et Calais voyaient s'évanouir la menace qui pesait sur eux. L'invasion se trouvait solidement endiguée dans une France délivrée. La victoire des Flandres continuait la victoire de la Marne. La guerre de mouvement était terminée pour longtemps, et toujours face à face les deux armées allaient se stabiliser pendant longtemps dans les tranchées.



Ypres 1914 : avant les bombardements



Ypres : le 22 Novembre 1914

La Grand'place, les Halles incendiées.

La Cathédrale St-Martin incendiée par l'artillerie Allemande.

Autour des ruines d'Ypres

LONDRES, 25 novembre. — Pendant ces trois dernières semaines, Ypres a été la clef de la bataille des Flandres. C'est par Ypres qu'était le plus court chemin pour arriver à Calais et c'est contre cette ville que les Allemands avaient concentré toutes leurs forces. Si Ypres tient jusqu'au bout, comme grâce au courage de l'armée anglaise, elle tient toujours, elle aura été la pierre d'achoppement où l'armée allemande sera brisée.

Un officier français qui accompagne l'armée anglaise dit que depuis le commencement du mois, la ville a enduré le plus ter-

rible bombardement. Quand la ville fut absolument intenable, les forces alliées l'évacuèrent et prirent position dans le voisinage immédiat. Chaque jour vit de dramatiques combats aériens et les autos-mitrailleuses donnèrent la chasse aux Taubes, réussissant à en abattre deux avec leurs feux.

La ville est un monceau de ruines. La nuit les obus incendiaires éclairent tout l'horizon de leurs flammes intenses. Au milieu de ce chaos, les troupes anglaises tiennent et repoussent les attaques allemandes. Le service des munitions a fonctionné sans aucune interruption. Telle est la situation de la ville depuis cinq jours.

Revue de presse du 25 novembre 1914